

## Introduction

Même les arbres ont capté un léger souffle annonciateur. Ils ont remué branches et feuilles quand il a pris de l'ampleur.

Ils se sont recroquevillés dans leurs racines en sentant ce vent violent, incontrôlable, propageant désastre et haine hurlante.



L'enterrement de ma grand-mère va se dérouler aujourd'hui dans la petite église de Campuac. On m'a rendu son corps dans un cercueil fermé. Le bracelet retrouvé dans le souterrain a été glissé dans une grande enveloppe portant son nom. Je l'ai rangé dans une boîte à bijoux, posée sur ma commode. De temps en temps je le regarde, passe un doigt sur le dessin symbolique. Son cercueil repose au milieu du petit salon. Cet endroit a connu tellement de sensations, d'énergie... Là où elle demeure, elle doit percevoir des vibrations. J'ai rangé des fleurs sur le dessus, quelques bougies sont allumées. Hier, dans la soirée, de nombreux voisins ont défilé et se sont inclinés d'un air grave. Les hommes tenaient leur chapeau dans leurs mains, respectueux des traditions. J'essayais de rester digne, et ce silence appelait les prières. Celles qui viennent naturellement avec le cœur. Antoine, l'amoureux éternel de ma grand-mère, m'a profondément émue. Il se tenait devant son cercueil, gauche et chancelant. Ses lèvres remuaient doucement et les larmes coulaient sur son beau visage. Il a déposé un petit bouquet ramassé dans son jardin. Il doit revoir ma grand-mère dans sa jeunesse lorsqu'ils parcouraient les chemins ensemble. Antoine trébuche dans son émotion et je lui tends les bras. Là, comme un enfant, les sanglots secouent son corps. Je dois mêler mes larmes aux siennes.

— Ne pleurez pas Antoine, elle doit nous voir. Elle nous dirait courage, ne vous en faites pas pour moi !

— Je l'aimais tellement ! Si tu savais ma petite Cécile, il me semble que le temps s'est arrêté. Si je pouvais, j'irai la retrouver.

— Et moi, Antoine, j'ai encore besoin de vous !

— C'est ma seule consolation, pouvoir m'occuper de sa petite-fille ! Pourquoi a-t-il fallu qu'elle croise le chemin de Claude Antonin ! Elle n'était que douceur et réconfort, ce pauvre garçon a sombré dans une folie meurtrière.

— Je sais, Antoine, je suis heureuse d'avoir retrouvé son corps. L'inspecteur, Xavier Desbauds, va finir par l'arrêter.

— Ce n'est pas sûr mon petit, Claude connaît les routes par ici. Il sait se cacher et se dissimuler. D'ailleurs, je suis inquiet pour vous, car jusqu'où peut aller sa démente ?

— Il ne va pas revenir ici, il y a trop de danger pour lui. Tout le monde le reconnaîtrait.

Un homme se racle la gorge, il me tend la main et m'écrase les doigts.

— Melle Cécile, sincères condoléances, je connaissais votre grand-mère, mais jamais je n'avais suspecté le Claude. Il venait me voir régulièrement. J'étais loin d'imaginer qu'il était capable d'accomplir tant d'horreurs. Devant mon air interrogatif,

— On m'appelle René, je travaille dans le village.

Ils défilent tous. Dans l'attitude de leurs corps, je devine si c'est une simple curiosité ou s'ils éprouvent un peu de compassion. Mon associé, Paul, s'incline deux minutes. Il en profite pour me prendre contre lui et dépose un baiser dans mes cheveux.

— A demain, Cécile, j'assisterai aux obsèques de votre grand-mère. Nous fermerons la clinique.

Paul, qui pense toujours à son argent.

Il doit avoir l'impression de faire acte de générosité. Je le remercie poliment. Monsieur le Curé est arrivé, et tout naturellement m'a tendu ses deux mains. Dans ses bons yeux, je lis de la tristesse. C'est lui qui a élevé Claude Antonin, à la mort de ses parents.

— Nous parlerons de votre grand-mère et de celui qui lui a ôté la vie, si vous le voulez bien nous essaierons de nous rapprocher de la vérité.

Cet homme respire l'amour, et je me dis qu'il éclairera un peu les ténèbres. Mes voisins du haut, Sylvie et Vincent sont restés près de moi, très tard dans la nuit. Ils essaient de m'apporter un peu de réconfort. J'ai dressé un buffet dans la cuisine, ne voulant pas troubler les coutumes. La fatigue commence à se faire sentir. Le petit salon se remplit de fleurs et de présences silencieuses. Curieusement, ma grand-mère ne se manifeste pas. J'ai remarqué que ses apparitions n'ont lieu que si je suis seule. Je ne connais pas la plupart des personnes qui viennent adresser un dernier signe à ma grand-mère. Elle a dû faire tellement de prédictions qu'ils lui rendent un dernier hommage. Xavier a préféré me laisser seule, ne voulant pas troubler le déroulement du dernier adieu. Je le comprends, et en même temps, cette solitude me pèse. La curiosité malsaine de certains me donne envie de hurler. Pourtant, je reste droite et solennelle, imposant le respect. Le défilé s'achève au petit matin. Sylvie toujours efficace et attentive me porte une tasse de café.

— Allez vous changer, Cécile, je reste là.

Je l'embrasse et m'engage dans l'escalier qui mène à ma chambre. Une bonne douche s'impose. Il me reste peu de temps avant son dernier voyage. Je viens juste de passer une robe noire. On frappe à la porte. Xavier passe une tête inquiète.

— Cécile, comment te sens-tu ?

— Comme si j'étais passé à la moulinette ! Tu m'as véritablement manqué.

— J'ai hésité, puis j'ai pensé qu'étant l'inspecteur qui a mené cette enquête, il valait mieux faire preuve de discrétion. Je n'ai pas arrêté de penser à toi.

Le baiser de Xavier me réchauffe et engourdit ma fatigue. Mais déjà, il faut descendre. On vient chercher sa dépouille pour la placer dans le fourgon mortuaire. La procession qui suit me donne l'impression d'un long serpent ondulant. Tout le village vêtu de couleurs sombres

marche derrière Clémentine Levasseur. Même Gaspard qui avait essayé de me faire peur au début de mon arrivée dans cette maison, a tenu à être présent. De cette journée émouvante, je vais retenir les chants dans l'église. C'est simple et beau. Xavier me tient le bras et marche au même pas que le mien. Elle va rejoindre le cimetière où reposent mes parents. J'ai aperçu Paul au fond de l'église. Il m'a fait un signe de tête, mais en voyant Xavier, sa mine s'est renfrognée.

Je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter longtemps, avec son mauvais caractère et ses injustices quotidiennes. Heureusement que les animaux m'offrent leurs confiances sans conditions. Il me tarde qu'il vende ses parts, j'aurai peut-être un autre associé plus agréable. Les chants se sont tus. Le cauchemar se termine. Xavier me tient fermement et m'observe discrètement.

Un dernier signe de tête et je m'installe dans la voiture de Xavier. Nous démarrons rapidement, laissant quelques groupes qui se congratulent. Je pose ma tête sur l'accoudoir et ferme les yeux. Xavier me laisse me détendre. Il attend patiemment que je me manifeste. Quant il me voit le regarder, il se met à sourire.

— Si nous allions dîner à Villecomtal ? Cela te changerait les idées, si tu n'es pas trop fatiguée ?

— Oh oui ! Tu as raison, je préfère ne pas rentrer tout de suite. Toutes ces émotions doivent s'apaiser. Un endroit neutre me fera du bien.

— Entendu, repose-toi, je te préviendrai à notre arrivée.

Je crois que je me suis endormie, pas longtemps, peut-être une demi-heure, mais cela m'a fait du bien. Xavier a garé sa voiture près d'un parc. Il me regarde, dans ses yeux, il y a tellement de tendresse et de douceur, cela me rend heureuse.

— Tu te réveilles, j'ai retenu dans le restaurant de notre première rencontre.

— Tu avais tout prévu ?

— Oui, je savais que tu avais besoin d'un autre décor. Un bon repas te fera du bien, tu n'as pas dû t'asseoir depuis un moment.

Nous pénétrons dans la salle du restaurant, et là je revois avec bonheur notre première soirée. Que d'événements depuis ce soir-là, heureux ou malheureux, mais nous avons avancé dans notre propre vie.

\* \* \*

Il va falloir que je m'arrache de cet endroit, Rodolphe risque de revenir avec son troupeau. Mes jambes cicatrisent, elles sont passées du rouge au violet, puis au jaune. L'enflure de ma cheville diminue, elle ne me fait pratiquement plus souffrir. Je me suis presque créé des habitudes, me laver dans la source glacée, chasser la nuit et me terroriser toute la journée, calfeutrants portes et fenêtres. Personne ne s'est encore aventuré dans les parages. A part le chant des oiseaux, tout est silence. Je dors énormément, je reprends des forces. J'ai juste fait un cauchemar la première nuit, la fièvre sans doute. Clémentine me poursuivait, elle volait au-dessus de ma tête. J'avais beau courir, elle était plus rapide que moi.

Elle murmurait : — Rends-toi mon petit, tu ne trouveras le repos qu'en acceptant de payer pour tes crimes.

Je me mettais à crier : — Jamais, jamais, tu entends vieille chouette, personne ne me dictera ce que je dois faire. Malheur à tous ceux qui font partie de ta famille !

Je sentais un souffle glacé, et elle me disait : — Tu ne dois pas toucher à ma petite-fille, si tu le fais, prends garde à toi !

Je m'étais réveillé et de grosses gouttes de sueurs coulaient sur mon front, il m'a même semblé la reconnaître devant le lit.

J'ai hurlé, me redressant d'un bond, et tout s'est évaporé. Les contours sombres de la pièce semblaient animés de présences obscures. J'ai planté mes ongles dans mes

mains et la douleur m'a ramené à la réalité. Je suis seul ici et pour l'instant, je ne risque rien. Le dixième soir, j'ai croisé un couple d'amoureux. Je me suis caché derrière les haies d'aubépines. Ils ont envoyé leurs vêtements de tous les côtés, et là dans l'herbe, ils ont roucoulé sans pudeur. Je serai bien intervenu dans leurs jeux érotiques, mais malgré l'excitation qui régnait dans la nuit, je suis resté immobile et silencieux. Ils ne se sont pas doutés que deux yeux les fixaient sans vergogne. Je me serai bien amusé avec la fille, assommer le garçon était très facile, mais la prudence s'impose. De cette rencontre fortuite est née une décision, prendre la route. Demain matin, à l'aube, je vais suivre mon itinéraire : prochaine étape Millau. En m'arrêtant dans les fermes un peu isolées, je devrai pouvoir voyager sur la route sans encombre. Je mets la clef sous le pot de fleurs. Ce vélo me sert, il est en bon état. Je file droit sur la route, me tenant bien au bord. Quelques camions me croisent. Je traverse un village encore endormi. Près d'une maison, une bouteille de lait est posée près de l'entrée. Je me penche et emprunte tout ce que je trouve sans hésitation. Il faut que j'arrive à tenir. Au bout de quatre heures d'effort, il est temps pour moi de m'arrêter. Sur la gauche, un petit sentier se faufile vers un talus. Il fait soleil. En haut, un bois de chênes verts. Je descends épuisé, pose le vélo contre un arbre. Appuyé à un rocher, je m'installe le plus confortablement possible. Avale mon frugal repas et m'allonge pour une sieste reconstituante. Malgré la position de mon corps, sur les cailloux, la fatigue finit par l'emporter. Je m'endors caché par les rochers. J'ai somméillé deux bonnes heures. Allez Claude, courage, il faut repartir. Je dois avancer le plus vite possible vers Béziers. Je dois trouver un abri avant la nuit, un coin tranquille. Avec toute cette police qui me recherche, je dois rester invisible. Je n'ai pas un sou en poche, mais je peux arriver à en gagner un peu en offrant mes services. C'est la bonne saison, les vendanges vont bientôt avoir

lieu. Ils ont besoin de bras. Il suffit que j'arrive à bon port. Je me souviens de grandes propriétés autour de Béziers. C'est le curé qui nous offrait des journées à la mer. Malgré le portrait robot, je sais que les gens ne sont pas physiologistes. Si on a l'air calme et posé, tout rentre dans l'ordre. Les kilomètres me rapprochent d'un semblant de vie.

Après Millau, filer vers Lodève. J'évite les grandes routes, redoutant les barrages de police. Pour l'instant, tout se passe comme prévu.

\* \* \*

Paul fait les cent pas devant la clinique. Il ne me laisse même pas descendre de ma voiture. Il se précipite, un semblant de barbe orne son menton.

— Cécile, nous n'avons pas eu le temps de parler de nos affaires avec tous ces événements.

— Doucement Paul, laisse moi arriver !

— J'ai fait passer une annonce et j'ai reçu cinq réponses. Il va falloir définir aussi ta position, si tu désires rester ici. Je veux bien te vendre la moitié de mes parts, puis nous recevrons les autres candidats. Tu pourras de cette façon, choisir ton futur associé.

Nous y voilà, Paul va me parler « argent », j'en avais la sensation depuis quelque temps.

— Nous pouvons discuter dans mon bureau, mon premier rendez-vous se situe vers dix heures.

Je remarque les dossiers sous le bras de Paul. A mon air interrogatif, il s'exclame.

— C'est ma comptabilité, je ne te cache rien, nous allons pouvoir déterminer un prix à partir de ces indications.

Je pose mon sac à côté du fauteuil.

— Je peux aussi la regarder chez moi ce soir, et nous pourrions en reparler demain. Tu as pris rendez-vous avec mes futurs associés ?

— Demain matin, Cécile, pour moi c'est urgent.

— Je comprends mieux ta précipitation, mais il faut que tu me laisses le temps de me retourner.

— Tu pouvais t'en douter, nous en avons déjà parlé.

— Certes, mais très vaguement, et j'ai eu d'autres préoccupations.

— Ecoute, Cécile, laissons les morts tranquilles. Tu évolues dans le monde des vivants. Ou tu saisis cette occasion, ou tu reprends tes remplacements !

— Quelle amabilité, tu vois, si ce n'était pas Xavier Desbauds, je prendrai mon bâton de pèlerin. Des animaux malades, il en existe dans d'autres endroits.

— Bien sûr, le beau Xavier, tu crois qu'il va poursuivre votre relation, maintenant qu'il a résolu cette affaire ?

— Que t'importe mon avenir, contente-toi de te projeter dans ta propre vie et n'établis pas des plans sur la mienne !

— Tu te fâches, Cécile, mais tu sais les inspecteurs sont plutôt coureurs et versatiles.

— Ah oui ! Je n'avais pas remarqué, c'est vrai que toutes les Aveyronnaises ont un fichu sur la tête !

Devant mon air moqueur, Paul change de sujet.

— C'est d'accord, je te laisse la soirée pour réfléchir, mais demain il me faut ta réponse. Je compte m'installer ailleurs le plus rapidement possible.

Pauvre Paul, si mal dans sa peau, il se passera sûrement beaucoup de temps avant qu'il ne retrouve son équilibre. Une voix forte et rude nous fait sursauter.

— Vous êtes le véto ?

Un homme élégant, une cravache en cuir dans ses mains vient de pénétrer dans la clinique.

— Bonjour Monsieur, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Vous, rien, je refuse les femmes véto !

— Il faudra vous y faire, Melle Levasseur exerce ici, et dans quelque temps, je vais partir.